

la Jungle, ont des références historiques. On lit dans les *Mémoires sur l'Histoire de France*, tome LVIII, page 458 :

A peu près dans ce temps là (1658) l'évêque de Wilna envoya à la Reine un enfant âgé de huit à neuf ans, qui avait été trouvé parmi les ours, près de Kowno dans la Lithuanie. Les soldats qui avaient leurs quartiers de ce côté-là, ayant été sollicités par les paysans de donner la chasse à ces bêtes qui leur causaient de grands dommages, l'aperçurent tout nu fuyant avec les petits d'une ourse qu'ils poursuivaient. Comme il ne savait aucune langue, et qu'il hurlait seulement comme ces animaux, il fut mit par ordre de la Reine en un lieu où on lui apprit à parler français.

F. V.-G.

§

Deux anecdotes sur l'Opéra de la rue Le Peletier. — Il n'est pas encore trop tard, — alors que disparaissent les derniers vestiges de l'ancien passage de l'Opéra, livrant passage au boulevard Haussmann, enfin terminé, — pour raconter deux anecdotes peu connues, croyons nous, relatives au théâtre de la rue Le Peletier, incendié en 1873.

L'une remonte à 1860.

Le 16 janvier de cette année-là, le chef d'orchestre Girard tombait au champ d'honneur, c'est-à-dire qu'après le septuor du troisième acte des *Huguenots*, qu'il dirigeait ce soir-là, il mourut subitement, à son poste. Or, la légende, ou plus exactement le chroniqueur du *Monde illustré*, qui signait Gêrôme, raconte que Girard fréquentait chez Fichot, le barbier du passage de l'Opéra, dont l'officine vient de disparaître avec un siècle de souvenirs : là venaient aussi Halévy, Mérimée, Berlioz, *About et tatti quanti*.

Le 16 janvier 1860, si nous en croyons Gêrôme, Berlioz, pressé, nerveux, entra chez Fichot se faire raser.

Tous les fauteuils étaient remplis, narre le chroniqueur, et tous les garçons occupés.

Berlioz, qu'on aurait tort de comparer à un saint sous le rapport de la patience, fit mine de s'en aller.

— Vous partez ? dit M. Girard.

— Il le faut bien, il n'y a pas de place.

— Attendez, la mienne ne tardera pas à être vacante.

En disant cela, il lui céda son fauteuil.

L'anecdote est assez macabre et berliozienne. Mais ce qui peut faire douter de son authenticité, c'est que dans le numéro suivant du *Monde illustré*, le même chroniqueur glisse incidemment : « On parle de Berlioz pour succéder à Girard. »

L'autre anecdote, que nous cueillons dans le *Charivari* de 1873, — peu après l'incendie de la salle qui avait donné son nom au passage de l'Opéra, — a pour garant Albert de Lasalle :

C'était le 14 janvier 1858, raconte Lasalle, à huit heures du soir, au moment où les bombes Orsini pleuvaient dans la rue Le Peletier.

Deux individus, X... et Z..., jouaient paisiblement au billard dans un café voisin.

Z..., qui jusque-là avait été très maladroit, fait enfin son premier carambolage, mais juste à la minute de la première détonation :

— Touché !... quelle chance ! s'écrie-t-il dans son délire de joueur heureux.

— Suivez-moi ! lui dit un agent de police en le prenant brutalement à la gorge.

§

George Saintsbury et le roman français d'aujourd'hui. — Les milieux littéraires anglais ont fêté dernièrement les quatre-vingts ans de George Saintsbury, le critique qui s'est, comme Edmund Gosse, tout particulièrement intéressé aux choses de France et à notre production littéraire (son premier ouvrage, paru en 1880, fut même un *Essai sur la Littérature française* auquel succéda, en 1882, une *Petite histoire de la Littérature française et de la Poésie française* et, en 1891, des *Essais sur les romanciers français*).

Le champ de ses lectures est illimité. George Saintsbury a gardé à quatre-vingts ans une vive curiosité et rien n'en saurait mieux témoigner que les titres de quelques volumes publiés par lui au cours de ces dernières années : *Le livre du Cellier*, *La Cuisson de la Grouse*, en même temps qu'il donnait *le Grand Style de Dante*.

Ce goût des livres a sans doute contribué à lui garder un optimisme qu'il avoue volontiers. Il confesse, en effet, que les ans ne lui ont apporté nul souci, « seule la production romanesque française de ces dernières années m'ennuie et me peine », a-t-il confié à un journaliste venu l'interviewer (*The Observer*, 18 octobre 1925).

C'est une opinion, mais encore aimerait-on savoir sur quoi elle s'appuie. Quels sont donc ces romans qui « ennuiet et peinent » le vénérable Saintsbury ?

§

Béroalde de Verville et Auguste de Châtillon. — En tête des *Poésies d'Auguste de Châtillon* (3^e édition, *Petit Journal*, 1866), on peut lire, sur la couverture et sur le titre, ce huitain en manière d'épigraphe :

Lecteur, c'est peut-être un bon livre...
Hé ! ma foi, je n'en sais trop rien.
Qu'il vous plaise et tout ira bien,
Car alors il est sûr de vivre.
S'il vous déplaît, tant pis pour moi,
Chacun pourra jeter sa pierre :
Du moins, nul ne dira, je crois :
Qu'il a pillé Jean, Paul ou Pierre.